



Qu'est-ce que "bien parler, parler correctement" ?

Isabelle Léglise
Directrice de recherche en Sciences du langage
et Sociolinguistique
CNRS, laboratoire "Structure et Dynamique des Langues"

Simon Decobert : Isabelle Léglise, bonjour.

Isabelle Léglise : Bonjour.

SD : Vous êtes directrice de recherche au CNRS, au laboratoire « Structure et Dynamique des Langues ». Selon vous, qu'est-ce que « bien parler » ?

IL : Si l'on demande à des gens dans la rue « Qu'est-ce que bien parler ? », ils vont peut-être répondre : « Bien parler, c'est parler comme dans un livre, avec beaucoup de vocabulaire, faire de belles phrases ». Cela renvoie, à mon sens, à un modèle de l'écrit. Or, nous sommes en train de parler de l'oral et il y a des règles différentes. En français parlé par exemple, l'une des règles est de ne pas utiliser les deux parties de la négation. On va dire « Je sais pas » / « J'sais pas », et pas forcément « Je ne sais pas ». On va peut-être le dire à des enfants, s'ils nous posent vingt fois une question, mais pas tout le temps. Il faut donc oublier la référence à l'écrit pour pouvoir répondre à cette question.

SD : Cependant, « bien parler » pourrait signifier « savoir faire de beaux discours » ?

IL : Oui, cela peut évoquer l'art oratoire, la façon de parler d'un avocat, d'un homme politique qui fait de grands discours. On a dit de Mitterrand qu'il était l'un des derniers grands hommes politiques à savoir faire de grands discours. Mais il s'agit, là encore, d'un modèle de l'écrit, puisque les discours politiques sont d'abord écrits. Et je me demande si, de nos jours, d'un homme politique faisant un long discours avec des phrases fleuries, on dirait qu'il a bien parlé. Parfois, on dit de quelqu'un « Il a bien parlé » quand il a donné une phrase courte et convaincante, parce que c'est juste, ce sont de bonnes paroles.

SD : Et dans le « bien parler », il y a aussi l'idée de ne pas faire de faute.

IL : Cela renvoie pour moi au fait qu'au sein d'un groupe de personnes qui parlent une langue, au sein d'une communauté, il y a différentes façons de parler. Certaines sont valorisées et d'autres ne le sont pas. Pour moi, ce ne sont pas des fautes, ce sont des variations, et elles sont en concurrence. Les façons valorisées sont diffusées par l'école, par les médias. C'est la façon de parler du groupe dominant, qui impose cela comme étant la norme. De ce fait, quand on ne parle pas ainsi, c'est classant : soit parce qu'une forme renvoie à une façon de parler de la haute bourgeoisie, de l'aristocratie, soit parce que cela renvoie à une façon de parler de classes populaires. Je pense par exemple à une forme classante que l'on appelle le « décumul du relatif » : le fait de mettre le relatif en deux parties. Par exemple, à une copine qui est sortie hier soir avec quelqu'un, je pourrais dire : (1) « Mais si, tu te souviens, c'est le gars avec lequel tu es sortie », ou (2) « Mais si, tu te souviens, c'est le type avec qui t'es partie » ou encore (3) « Mais si, tu te souviens, c'est le type que t'es partie avec ». Dans cette dernière forme, on a le décumul du relatif *que / avec*. Cette forme peut être associée à des classes populaires. Or, elle existe en français depuis le XVI^e siècle. Nous avons donc ces formes en concurrence. Ainsi, si j'ai envie de me distinguer des classes populaires, je ne vais sûrement pas les utiliser. Mais si j'ai envie de recruter dans un électorat, qui peut utiliser ces formes, alors je vais les utiliser presque de manière consciente.

SD : Alors à certains moments, on aura une façon de parler qui sera dite « bonne », et des fois non, donc ça dépend ?

IL : On parle différemment, en fonction des situations et des interlocuteurs. C'est une compétence que l'on acquiert tout au long de notre vie, et pas uniquement pendant l'enfance et l'adolescence. Tout au long de notre vie, nous sommes confrontés à des situations auxquelles nous n'avions jamais été confrontés auparavant, et aux différentes normes que ces situations imposent. Par exemple, un groupe d'adolescents a ses propres normes de communication. Je me souviens d'un travail que j'ai fait sur l'insulte, dans un groupe où ils étaient habitués à se charrier avec des insultes, et, où des personnes extérieures au groupe, qui avaient à peu près le même âge, étaient arrivées. Mais elles, elles avaient reçu les insultes à leur valeur faciale. Elles avaient été choquées, parce qu'elles ne partageaient pas les mêmes normes à un moment donné. Les normes à l'intérieur d'un groupe, et par rapport à un autre, ne sont pas les mêmes. Donc, « bien parler », cela peut être aussi ne pas traiter quelqu'un, au sens de « ne pas l'insulter », le respecter.

SD : Est-ce que cette variabilité au niveau des différentes situations se retrouve dans toutes les langues ?

IL : Dans toutes les langues, il y a des variations, et cela dépend des situations, par exemple du degré de formalité de la situation. Dans toutes les langues, si on parle à des amis, ou si on est en train de rendre la justice, on ne parle pas de la même manière. Dans les langues créoles à base française par exemple, pendant longtemps on a cru que parler « haut », c'était ressembler au français, et que parler de la manière la plus basilectale, comme à la campagne, c'était parler le plus créole. On a cru que la variation allait dans ce sens-là. Or, on se rend compte qu'il y a plein de variations aussi en fonction des situations. Je pense particulièrement à des travaux, chez les Marrons en Guyane Française, où il existe des formes oratoires très particulières pour rendre la justice dans les villages : un jeu de questions / réponses, et le type de lexique et de formes grammaticales qui sont utilisés sont très spécifiques. Donc effectivement, dans toutes les langues ça varie, oui.

SD : D'accord, merci beaucoup Isabelle Légise pour vos réponses, et à bientôt.